

Date : 23/10/13

Philippe Parreno hante le Palais de Tokyo

Par Mathieu Rollinger

ON Y ÉTAIT - 22.000 m² clés en main: l'espace idéal pour accueillir *Anywhere, Anywhere out of The World*, le projet du plasticien français, qui commence ce mercredi. Il y connecte chacune de ses œuvres dans un récit questionnant la présence du corps dans l'art.

Un choc lumineux comme une barrière entre le monde extérieur et cet univers où le spectateur est convié. Les pupilles encore agressées par cet aveuglant panneau blanc installé derrière la banque d'accueil, on se réfugie naturellement vers un long couloir blanc également. Au bout, un gros plan sur le visage d'un nouveau-né est projeté sur un écran de néons maillés, images du court métrage *Anna* de 1993. Ainsi est symbolisée la naissance dans l'univers parallèle de Philippe Parreno. *Anywhere, Anywhere out of The World*, comme le vers du poète Thomas Hood repris par Charles Baudelaire, n'a pour seule prétention d'organiser notre propre évasion, loin de ce bas monde.

La fuite du corps comme fil conducteur: les écriteaux «sens de la visite» auraient pu être remplacés par l'inscription «sortie de secours». C'est d'ailleurs en pleine fugue de son vernissage - il a fallu allonger la foulée pour le rattraper - que Philippe Parreno revient sur le caractère exceptionnel d'avoir le **Palais de Tokyo** à sa totale disposition. «C'est agréable de pouvoir investir ainsi ce lieu, souffle-t-il tout en grimpant les escaliers deux par deux. Ici, j'ai la place de produire une perspective, j'ai les moyens de dérouler une chorégraphie. L'espace est plus un allié qu'un ennemi.»

Une absence troublante

Crédit photo: Mathieu Rollinger." src="http://www.lefigaro.fr/medias/2013/10/23/PHO3b15d122-3bc8-11e3-8934-9c5d3dd329d7-300x200.jpg" itemprop="contentURL">

Quatre pianos Disklaviers déroulent les mouvements du ballet *Petrouchka*, composé en 1911 par Igor Stravinsky, mais aucun musicien n'est là pour actionner les touches du clavier. Le compositeur russe estimait que «l'automate pouvait avoir plus de grâce que les danseurs».

Parreno l'a pris au mot. C'est autour de ce conte, où la marionnette Petrouchka, rendue vivante par un mage, se découvre des sentiments humains, que toute l'exposition est articulée. Ainsi, le magicien Parreno s'amuse de donner une âme à ces salles vidées de toute présence physique. Une ambiance anxiogène et intimidante, auxquelles contribuent les 56 appliques murales scintillant en suivant les 56 mouvements de Petrouchka. Quelque esprit nous tiendrait-il compagnie?

Ce fantôme est Marilyn Monroe dans une chambre d'hôtel hantée, dans une vidéo de 2012. Il est ce danseur dont seuls les bruits de pas retentissent sur la scène circulaire de la rotonde. Il est Zinedine Zidane, icône du football éclipsé médiatiquement depuis sa retraite en 2006, sur lequel le vidéaste a braqué 17 caméras durant un match du Real Madrid pour le documentaire Zidane, A 21st Century Portrait. Il est les affiches colorées laissant apparaître par fluorescence les anciens projets de Philippe Parreno une fois l'obscurité retrouvée.

Un voyage sensoriel

Marquees. Crédit photo: Mathieu Rollinger." src="http://www.lefigaro.fr/medias/2013/10/23/PHO5337ac96-3bd5-11e3-8934-9c5d3dd329d7-300x200.jpg" itemprop="contentURL"> L'âme du spectateur est invitée à quitter le temps d'un instant son enveloppe charnelle. Dominique Gonzalez-Foerster, complice de Philippe Parreno, apporte son aide dans cette escapade avec sa Bibliothèque clandestine, parfaite pour filer à l'anglaise entre les livres de Charlotte Brontë et de Bret Easton Ellis. Une virée appréciée par Aurélie Filippetti. «On est plus dans un voyage que dans une exposition, commente la ministre de la Culture et de la Communication. Un voyage intérieur et physique, où le corps est soumis à diverses expériences. On est mis en jeu dans cet espace livré à un artiste».

La performance de cette exposition tient aussi au fait que chaque visiteur vit de façon individuelle sa pérégrination. Selon le moment où l'on découvre les tableaux, les sensations sont différentes. «J'ai vraiment adoré l'espace avec les différents lustres de néons, qui jouaient une symphonie de grésillement en s'allumant ou s'éteignant», apprécie Laurent, étudiant en histoire. Quand on y est passé, ces Marquees se répondaient de façon plus sporadique, instaurant un calme pesant. «Philippe Parreno est bluffant, continue Laurent. Il a réussi s'approprier l'espace sonore, visuel et géographique: tu entends, tu vois et tu te balades».